



**FRANCE**

# Deux jours avec Elyaas pour un éternel démantèlement

Jusqu'à l'évacuation de leur campement par la police mardi, près de 2500 personnes vivaient dans le dénuement sur un terrain vague de Saint-Denis. «Libération» a passé quarante-huit heures aux côtés d'Elyaas Ehsas, jeune exilé afghan.



Par  
**GURVAN KRISTANADJAJA**

Photos  
**MICHAEL BUNEL.**  
**LE PICTORIUM**

**I**l est difficile d'imaginer ce que c'est de vivre dans un camp clandestin tous les jours. Celui de Saint-Denis en contrebas de l'autoroute A1, où logeaient jusqu'à ce mardi près de 2500 migrants, est ce que l'on peut imaginer de pire. On y manque de tout. Il y a très peu de toilettes par exemple, alors chacun se débrouille comme il peut, souvent dans un fossé tout près de la voie rapide. Pas de douches – le canal voisin sert de point d'eau –, ni d'électricité – une armoire électrique a été piratée pour recharger les téléphones. Quelques robinets fournissent un peu d'eau potable.

En ce mois de novembre, avec l'humidité, le sol s'est transformé en une mixture collante, mélange de boue et de déchets divers. La plupart des exilés dorment sans matelas, tout habillés, enroulés dans des couvertures. Peu importe la météo, ici le ciel est gris : un grand pont de béton traverse le site. A cela s'ajoute l'ennui : il n'y a rien à faire, aucune perspective et aucun sens à trouver dans cette vie sans visage. Pourtant, depuis cet été le nombre de tentes n'a cessé d'augmenter. Récemment, des familles se sont même installées ici faute de mieux.

Au milieu de ce chaos, lorsque nous rencontrons Elyaas Ehsas pour la première fois, il se présente comme un «confrère». Cet Afghan de 27 ans dégage son téléphone, et nous montre sur YouTube une vidéo de lui en direct sur la chaîne de télévision Rah-e-Farda. Il y était reporter de guerre à Kaboul en 2013. «Avec l'intensification de l'insécurité, une fois de plus, un attentat-suicide par camion a eu lieu», dit-il sur les ima-

ges à l'époque.

Menacé par les talibans, il a finalement décidé de quitter son pays avec son petit frère en 2015 et d'abandonner son poste. Le voyage a duré plusieurs mois, souvent à pieds à travers plusieurs pays : le Pakistan, l'Iran, la Turquie, la Grèce, la Serbie, la Slovaquie, la Croatie, l'Autriche, l'Allemagne, puis finalement la Suède où un oncle l'attendait. «C'est indescriptible, souvent je ne trouve pas les mots. J'ai traversé des montagnes pendant des semaines à pied, on a marché dans la neige. Puis dans le désert, on s'est cachés, on n'avait quasiment rien à manger ou à boire, les passeurs nous donnaient tout juste de quoi nous maintenir en vie. A chaque fois qu'on traversait une frontière, on jouait avec nos vies. On savait qu'il y avait des chances pour qu'on y meure, mais on y allait quand même», décrit Elyaas.

Il reste quatre ans en Suède, apprend la langue, effectue les démarches pour obtenir asile et commence à se reconstruire. Au bout d'un long parcours administratif pourtant, sa demande est refusée. L'ancien reporter de guerre plie de nouveau bagage, en direction de la France cette fois. «J'avais vu à la télévision sur les chaînes d'info que ça serait dur ici, mais que ce pays pourrait peut-être donner une chance aux gens comme nous», explique-t-il. Il était arrivé au camp le 1<sup>er</sup> octobre, dans son sac son premier sandwich avec une vraie baguette française et une tente achetée chez Decathlon.

Ces derniers jours, la rumeur que le camp serait démantelé mardi au petit matin a enflé. Puis elle s'est confirmée : tous les exilés doivent être relogés provisoirement dans des gymnases. A l'approche de

l'évacuation, nous avons proposé à Elyaas de partager quarante-huit heures avec lui, et qu'il reprenne la plume – en anglais –, pour nous décrire son quotidien à Saint-Denis.

### Lundi 8 h 23 «Ça me rend fou»

Elyaas émerge à peine. Il nous écrit : «Lorsque j'ai regardé la première fois mon téléphone, il indiquait 8h23. Ça faisait trois heures que j'étais réveillé. Il fait très froid dehors et je n'aime pas sortir de ma tente. A l'intérieur, il fait plus chaud. Ici à Paris, ce n'est pas comme dans les montagnes entre le Pakistan, l'Iran et la Turquie. Là-bas, il n'y a aucune chance de survie, le froid détruisait nos corps et nous avions de grandes chances de nous faire tirer dessus des deux côtés des frontières car nous étions des voyageurs illégaux. Ce sont toutes ces pensées qui me viennent à l'esprit et ça me rend fou. C'est avec elles, une fois de plus, que je m'endors et me réveille».

«De ma fenêtre, je peux voir le monde autour de moi. C'est une belle perspective n'est-ce pas ? Il est temps de me laver le visage et de commencer ma journée. Au moment de sortir de ma tente, un Afghan me propose d'aller Porte de Saint-Ouen prendre le petit-déjeuner. Je refuse, peut-être plus tard. Il y a seize toilettes pour environ 2500 sans-abri et l'hygiène y est inexistante. Je n'arrive pas à y entrer, alors oublions les toilettes pour aujourd'hui.

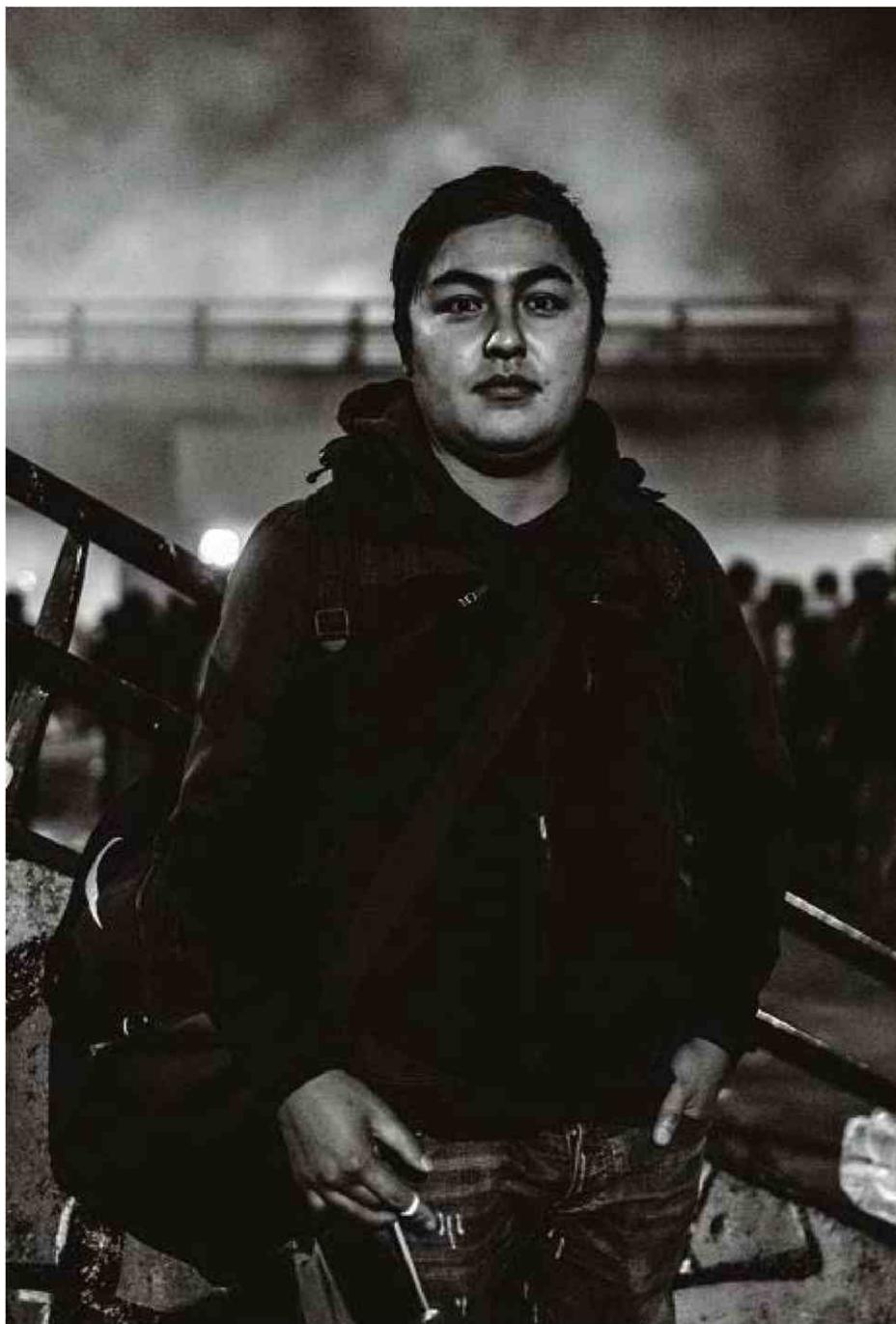
«L'eau du robinet est super froide, il est difficile de se laver les dents. Il y a beaucoup de jeunes qui essaient de se laver le visage et autour de moi, des gens toussent très fort. Cela me rappelle que c'est peut-être



le coronavirus.»

**Lundi 11 h 04**  
**En attendant**  
**le démantèlement**

«Le soleil a brillé pendant quelques minutes derrière les nuages, et maintenant ils couvrent le ciel. J'ai finalement pris mon petit-déjeuner dans une tente bleue avec un autre demandeur d'asile afghan. Nous avons marché jusqu'au Leader Price qui est tout près du camp et avons acheté deux miches de pain et deux boîtes de poisson. Ouais! Désormais, tous les gens attendent l'expulsion de demain, ils préparent leurs vêtements, sacs de couchage et autres affaires personnelles».



Elyas, mardi matin à Saint-Denis, alors que le camp est évacué.



**Lundi 14 h 09**  
**«Pour ceux qui n'ont pas une voix puissante»**

«Je viens de donner une interview avec une journaliste de RFI. Je l'ai aidée à comprendre la face invisible du camp, les difficultés dont souffrent les gens. Je suis donc très heureux aujourd'hui d'être un porte-parole médiatique pour ces personnes qui n'ont pas une voix puissante ici.

«Je suis assis dans la tente et les gars autour jouent aux cartes pour passer le temps. Il y a des chansons traditionnelles afghanes, j'entends des gens au loin qui essaient de trouver du bois pour se réchauffer.»

**Lundi 16 h 45**  
**Un dernier tour du campement**

Nous retrouvons Elyaas sur place. Il nous fait faire un tour du campement, il a l'air serein. Il a préparé tous ses papiers dans une petite pochette. Dans deux jours, l'ancien reporter de guerre a rendez-vous à la préfecture pour traiter sa demande d'asile. Le camp est évacué mardi, mais il ne sait pas vers où. «Si c'est trop loin de Paris, je ne pourrai pas me présenter au rendez-vous», s'inquiète-t-il. Il veut tout de même monter dans un de ces bus pour «dormir sur un vrai lit». «Quand je faisais des reportages sur les sans-abri dans mon pays, je les voyais, mais je n'aurais jamais pensé que j'en serais un jour».

**Mardi 5 h 04**  
**L'évacuation commence**

La police vient d'arriver. Une cinquantaine d'hommes casqués et en tenue d'intervention encadrent le campement. Elyaas n'a quasiment pas fermé l'œil de la nuit, «trop de bruit». Partout des groupes de quelques personnes se sont formés autour de petits feux. On y écoute de la musique, on y danse parfois. «On

est heureux de quitter cet endroit. Je suis heureux aussi ! C'est vraiment l'enfer ici. J'espère qu'ils ne vont pas m'envoyer loin de Paris parce que j'aime cette ville. Hier soir, j'ai pu manger grâce à la distribution d'une association. Et ce matin, j'ai mangé un donut avec un autre Afghan pour fêter l'évacuation.»

**Mardi 7 h 25**  
**L'espoir disparaît**

Désormais, tous les migrants ont regroupé leurs affaires et patientent pour pouvoir monter dans les bus. Certains se sont endormis par terre, sur des couvertures. Des déchets en tout genre jonchent le sol. Au premier rang, il y a des familles, elles seront évacuées d'abord. On croise Elyaas. Alors que la perspective de quitter ce lieu s'éloigne, il nous assure : «J'en ai oublié ma fatigue !»

**Mardi 9 h 46**  
**«Je suis épuisé»**

Elyaas et ses collègues n'ont toujours pas pu être pris en charge. L'attente commence à se faire longue pour les centaines de personnes. C'est l'ascenseur émotionnel : «Je me sens très fatigué, et je deviens fou. Je suis épuisé de tout cela.»

**Mardi 14 h 58**  
**«Dispersez-vous»**

Tous les migrants n'ont finalement pas pu trouver une place dans un bus, le dispositif était trop peu important. La police crie au mégaphone «Dispersez-vous». Elyaas et ses collègues, épuisés, fuient dans les rues adjacentes sans but, escortés par les forces de l'ordre armées, casquées et cagoulées. Ils sont plusieurs centaines, ont pris ce qu'ils ont pu au passage : des vestes, des couvertures, parfois une tente. La police leur jette des grenades lacrymogènes dessus pour les

faire avancer. Ils se mettent à trotter. La plupart ont les larmes aux yeux.

**Mardi 16 h 03**  
**«En tant qu'être humain, quelle est ma faute ?»**

Elyaas erre désormais sans but dans les rues de Saint-Denis. Il espérait tant passer la nuit au chaud, sur un lit, avec une vraie couverture mais comprend qu'il devra sans doute dormir à la rue. Mais où ? Le camp a été démantelé, la police les a fait fuir. Nous sommes sans mot face à lui, alors nous lui adressons un maladroît «Je suis désolé...» Il nous répond, en colère : «Garde tes excuses pour toi. Ça ne répare pas les larmes qui coulent de mes yeux. En tant qu'être humain, tu peux me dire quelle est ma faute ? La seule chose que j'ai faite, c'est d'essayer de trouver une nouvelle vie ici, de fuir la guerre.»

Dans la soirée, certains tenteront probablement de rejoindre l'ancien camp de Saint-Denis pour y replanter leurs tentes, faute de mieux. S'ils sont repoussés, ils trouveront un autre endroit. Un peu plus loin se trouve le campement de la Chapelle. C'est ce que les associations appellent «le cycle sans fin des évacuations». A chacune d'entre elles, des exilés sont laissés sur le carreau, d'autres conduits dans centres d'hébergement avant d'être remis à la rue quelques jours plus tard. Alors ils reconstituent un nouveau lieu de vie clandestin à défaut d'une réelle politique de prise en charge. La plupart d'entre eux, comme Elyaas, voulait pourtant seulement dormir dans un vrai lit. ◀



**A Saint-Denis,**

**avec les évacués du camp  
de migrants de l'Ecluse**

A deux pas de la porte de Paris, les tentes et les habitations de fortune s'entassent depuis un peu plus de trois mois. Plus de 2 000 personnes, dont de nombreuses femmes isolées, vivent là dans des conditions plus que précaires. Depuis l'aube, mardi, les policiers procèdent au démantèlement du camp qui s'est formé cet été sous une bretelle de l'A1. Reportage sur *Libé.fr*.



Près de 2500 personnes vivaient dans un camp insalubre depuis plusieurs mois.